

Le corps, la langue, le politique.

Questions pour la psychanalyse à venir.

ARGUMENT

Comment tenir notre position d'analyste et éviter les effets d'assujettissement ? nous essaierons de répondre à l'invitation du Cercle Freudien de penser ces questions en interrogeant notre rapport toujours singulier à la pratique analytique. Pour ce faire, nous tenterons de rendre compte de ce qui a nourri le séminaire mené avec Manuel Pérez Rodrigo de 2009 à 2016, d'abord dans le cadre de l'IHEP¹ dirigé par René Major, puis à partir de 2011 sous la double égide de l'IHEP et du Cercle Freudien. Si ce séminaire s'est ouvert en 2009 avec la participation de Claude Maillard, puis celle de Michel Hessel à partir de 2011 et de quelques autres membres du Cercle² qui ont permis des échanges particulièrement féconds, il a aussi été un lieu où ont pu engager leur parole des étudiants, jeunes cliniciens, ou autres analystes en formation. Soulignons le puisque Daniel Weiss (*a negative enough transference*) nous rappelait au début de cette année que le Cercle Freudien tenait à «se démarquer du modèle universitaire », précisément pour *soutenir le discours analytique et la singularité de l'acte*. Peut-être faut-il préciser que nos jeunes collègues ne fréquentent pas le séminaire « en tant qu'étudiants » mais justement pour faire un certain pas de côté par rapport à l'institution universitaire et à ses œillères. Comment continuer à inventer autrement qu'en se tenant un peu à côté, dans les interstices, et aux frontières ? nous parlerons de cette transmission. Nous tenterons donc de dire quels chemins de traverse nous avons emprunté autour du Cercle, parfois un peu en marge, et en même temps bien ancrés en lui, pour croiser la littérature et la psychanalyse, la philosophie et le politique, afin de garder la langue vivante³, sans pour autant perdre la spécificité analytique. L'enjeu fut d'abord de situer le corps et la langue entre promesse et menace et d'en repérer les possibles nouages. Il s'agissait - et il s'agit toujours - de montrer en quoi la langue, par sa force subversive, est un enjeu majeur pour la clinique analytique. Nous témoignerons de ce que nous avons voulu ensuite mettre au travail : la clinique de la servitude, la destination de la lettre chez Freud, chez Lacan et chez Derrida, les enjeux de l'interprétation, la logique imaginaire du nom propre, les questions de la cruauté et du pouvoir, notre résistance à les penser ... et cette année l'Einfall, le surgissement de l'idée incidente. Autant dire que nous voyons une continuité, et même une urgence, entre la nécessité de penser ce qui vient en analyse et celle de penser les temps à venir.

Anne Bourgain - Manuel Pérez Rodrigo

Intervention du 25 mai 2016 au Cercle Freudien¹

Il s'agit plus ici ce soir de témoigner d'un travail de séminaire dans lequel nous œuvrons ensemble depuis bientôt 7 ans avec Manuel Pérez Rodrigo et tous les autres que de prendre la parole, sinon pour la rendre au plus vite, car c'est la discussion qui est intéressante. C'est d'ailleurs l'objectif de ce séminaire : lire des textes ensemble à partir d'un argument annuel et échanger autour, chacun à partir de sa pratique. Que quelqu'un du groupe déplie quelques grandes lignes pour les autres à chaque séance mensuelle, sans confisquer la parole. Autant dire que c'est un objectif aussi impossible que possible.

Bref historique de ce séminaire

Pourquoi ce titre : **le corps, la langue, le politique**, pourquoi ces trois-là ? cela rappelle le titre qui m'était venu en 2009 au moment de soutenir mon habilitation à diriger les recherches : **le corps, la langue, l'animalité**. Est-ce à dire que le politique renvoie à l'animalité ? le dernier séminaire – magnifique – prononcé par Jacques Derrida, **la bête et le souverain**, pourrait nous le donner à penser.

Nous aurons aussi à nous expliquer ce soir ou plus tard sur cette modalité de *l'à venir*, et du *peut-être* (qui rejoint la question de la destination de la lettre) à propos du sous-titre annoncé : **questions pour la psychanalyse à venir**.

Cela se pose d'autant plus que l'avenir du séminaire, s'il se repose chaque année pour ma part, se pose de façon d'autant plus aiguë cette année avec la perspective de mon départ.

Mais revenons à la *psychanalyse à venir*. Cet énoncé provoque toujours une interrogation, voire une incompréhension, comme s'il s'agissait de dire qu'il n'y avait pas de psychanalyse « déjà là », comme si la psychanalyse ne pouvait pas être « déjà là » tout en restant « à venir », tout comme la démocratie, ce qui introduit une deuxième source de malentendu : l'association de « **la** » psychanalyse (comme si elle existait une fois pour toutes) avec « **le** » politique.

Traces – écarts – passages : c'est le titre du séminaire à deux voix /voies que nous avons tenu à Tours avec Francis Capron en 2006 : s'agissait-il de dissonances ou de discordances freudiennes ? nous nous étions rencontrés autour d'un intérêt commun pour la pensée de Jacques Derrida dans ses rapports avec la psychanalyse. J'avais accepté l'aimable invitation de Francis de tenir un séminaire commun qui se déroulait un samedi par mois toute la journée ... nous ne ménagions pas notre peine, mais à force de tours et de détours dans cette belle ville de Tours, de malentendus parfois féconds, **ces traces, écarts, passages** nous menant à des voies de plus en plus divergentes, j'ai fini par prendre la tangente et tracer mes propres **chemins de traverse**.

En 2009, grâce à l'hospitalité de René Major, l'occasion s'est présentée de continuer à déplier ces axes dans le cadre de l'Institut des Hautes Études en psychanalyse : commence alors l'aventure d'un nouveau séminaire dans lequel avec Manuel Pérez nous nous sommes trouvés embarqués.

¹ cette version est plus longue que celle du 25 mai écourtée pour laisser le champ aux échanges.

Une première séance à 4 voix eut lieu en 2009 dans les locaux de l'ENS.

- On y entendit Manuel Pérez, que j'aime toujours à présenter comme ce qu'il est d'ailleurs toujours : « l'ami de Derrida ».

- Claude Maillard dont je connaissais le travail (*la folie Babel* entre autres écrits majeurs) bien avant la parution de « la grande Révolte ». La langue comme subversion, c'est une chose à laquelle j'étais de mon côté également très sensible.

- Florent Gabarron, un jeune philosophe de formation, très engagé dans le comité de rédaction de la revue *Chimères* et à l'origine de la création d'Utopsy.

Ce qui s'est ouvert dans cette polyphonie, et d'une certaine façon en *plus d'une langue*, pour reprendre une des formules sous lesquelles Derrida aimait avancer la question de la déconstruction, s'est ensuite poursuivi à deux voix dans une belle complicité avec Manuel Pérez Rodrigo, au-delà de nos différences : c'est peut-être simplement la force de la pensée de Derrida, ainsi qu'un transfert de travail à la personne de René Major, qui nous a fait tenir ce séminaire à deux, mais aussi avec beaucoup d'autres, de 2009 jusqu'à ce printemps 2016.

La pensée de Derrida si proche de la psychanalyse et qui en même temps suscite tellement de résistances – notamment parmi les psychanalystes – peut-être justement à cause de cette proximité impardonnable (pour un supposé « non analyse ») (je ne développe pas ici ce que j'essaie de dire à ce propos dans un texte à paraître « le malentendu : une fausse monnaie ? ») mais il semble que si nous lisions vraiment Derrida, nous n'en sortirions pas indemnes, du moins pas inchangés.

Il faut aussi prendre acte de nos propres résistances à lire les textes proposés dans le cadre de notre séminaire, du fait de leur longueur, leur complexité, un texte pouvant en cacher un autre, tant il est fréquent que celui ou celle qui expose apporte un ou plusieurs autres textes au menu du soir. Lire vraiment les textes, ne pas les esquiver, c'est un peu comme la règle fondamentale, cela semble impossible, mais on peut toujours s'y essayer. Nous résistons à lire, et l'époque n'y aide pas.

Enfin, notre séminaire a connu un déplacement. Nous avons changé de lieu, par un « hasard » certainement déterminé. Trouvant un jour porte close à l'ENS, quelques jours avant une séance de séminaire – nous voilà DEHORS pour un soir – je le souligne.

Cela coïncidait avec la période de mon arrivée ici. J'en profite pour remercier ce soir très chaleureusement non seulement Patrick Belamich, Françoise Nielsen et tous ceux qui ont entendu mon désir de rejoindre le Cercle Freudien, mais aussi celles et ceux d'entre vous dont j'avais fait la rencontre : Philippe Beucké, que je croisais régulièrement au séminaire de Pierre Marie, Claude Maillard, Daniel Weiss que je rencontrais parfois à Lille à l'association Patou, Guy Dana, Patrick Chemla, et bien d'autres encore.

A peine arrivée donc, me voilà amenée à demander l'hospitalité au Cercle freudien pour un soir. Je dois saluer la générosité et l'ouverture d'Isminie Mantopoulos et d'Olivier Grignon qui m'ont proposé au-delà de cette soirée, d'inscrire notre séminaire dans le cadre du cercle Freudien. Depuis, ce séminaire marche sur deux jambes, une jambe IHEP, une jambe Cercle Freudien, ce qui lui donne ce côté singulier, un peu hybride, cette boîte fondamentale sans laquelle parfois rien ne se fait. Nous voilà d'abord dans la rubrique *autour du Cercle*, un peu à côté, et en même temps bien ancrés en lui.

Nous voilà *dedans-dehors* pour reprendre une formule intéressante venue à Pierre Boismenu quand il proposa avec Christophe Scuderi un groupe *Lacan-Derrida* à l'intérieur du Cercle freudien, groupe qui devait par la suite être renommé *écriture-acte analytique*. Il se trouve que c'est justement au cœur de notre séminaire IHEP-Cercle

freudien de tenter de travailler Freud avec Lacan et avec Derrida (projet peut-être impossible, car il semble qu'on veuille toujours opposer ces noms propres au lieu de les envisager dans un rapport d'« altération réciproque ») et il se trouve d'autre part que nous avons consacré une année à réfléchir aux propriétés imaginaires du nom propre (donc aussi à son possible effacement).

Dedans-dehors, c'est bien sur ce fil, sur cette limite (« il faut être aux frontières » disait Foucault que nous pouvons nous efforcer de déconstruire les discours et les institutions en prêtant l'oreille aux voix étouffées. Nous avons suivi plus d'une piste, plus d'une trace, dans une stratégie de l'écart, car nous n'allions pas complètement au hasard, si ce n'est selon un hasard déterminé par quelque coup de dés, qu'on pourrait nommer avec Derrida « destinerrance », mais nous avançons souvent à contre courant par rapport aux vents dominants. L'enjeu principal étant de tenir sur ce « plus d'une langue », sur l'équivoque dont on peut dire qu'elle est toujours mise en question, voire menacée par tout ce qui va dans le sens de la fermeture, du verrouillage et qui voudrait rendre la langue homogène, en supprimer les plis. Nous savons un peu par notre pratique qu'il faut que la langue boîte, qu'elle trébuche, qu'il faut le malentendu ...

Ce changement de lieu, déplacement de notre séminaire depuis la rue d'Ulm jusqu'à la rue Payenne, puis au 10 passage Montbrun, ne fut pas sans effet. Des étudiants, doctorants ou jeunes cliniciens qui nous avaient suivi dans ce nouveau lieu, certains ont pu s'inscrire dans d'autres séminaires ou groupes du Cercle freudien, ou engager un travail analytique auprès d'un collègue. Jeunes chercheurs et cliniciens engageant leur parole dans le séminaire et représentant en quelque sorte du « sang neuf » pour les années à venir. Comme Mathieu Le Bailly présent ce soir à nos côtés. Et bien d'autres qui n'ont pas pu être là ce soir. Ils sont donc *représentés* par Mathieu. Un séminaire, ce n'est pas de tout repos, ça use, ça coûte, on se couche tard, tout se paie, mais les efforts aussi finissent par payer, pour rester dans une économie de la dette. On fatigue, mais ça tient. L'engagement de Michel Hessel, dont le cabinet est proche du nouveau local de Cercle freudien, dans le travail commun, a fait de lui un « pilier » du groupe, voire sa « mascotte », une sorte d'intrus bienvenu, intrus par rapport au reste du groupe composé majoritairement d'étudiant(e)s, et en même temps on pourrait dire que Michel était – avec moi – le seul membre du Cercle freudien, et les autres tous des intrus ... il était celui qu'on attendait toujours pour commencer, et je devais plus tard me reprocher d'avoir induit cette différence qui ne fut pas sans effet. Quelques autres membres du CF allaient prendre part à quelques séances², puis Françoise Delbary nous rejoignit de façon plus délibérée pour la dernière année. Que tous en soient ici remerciés.

Le corps et la langue entre promesse et menace

Un des enjeux du séminaire était d'interroger les rapports entre le poétique et le politique, et pour ce faire de repérer les différents nouages entre le corps et la langue. Comme l'énonce Ginette Michaud dans *Tenir au secret. Derrida, Blanchot*, la littérature et la psychanalyse pourraient bien être les deux derniers lieux d'hospitalité inconditionnelle.

« Sait-on ce que c'est qu'écrire ? » Du parti pris mallarméen de *céder l'initiative aux mots* au projet freudien de *remuer les enfers*, à nous de prendre acte de ce qui

² comme Martine Maire, Cécile de Ferrières, Geneviève Piot-Mayol, j'en oublie ...

s'écrit au jour le jour dans une séance, de ce qui surgit, tombe, etc , de ce qu'il y a là dans cet entre deux, à « **écrilire** » pour reprendre le beau mot d'Oudée Dunkelsbühler. Qu'est-ce qui du corps s'inscrit dans la langue ?

Où, sinon sur le fil, dans une pratique de l'abîme, là où Paul Celan évoque *la renverse du souffle*, pourrions-nous situer le point d'orgue de la révolution poétique (avec Mallarmé on a touché au vers, et rien ne sera plus comme avant) et de la révolution freudienne ?

Si la poésie peut être hautement subversive, c'est qu'elle se sert du langage pour autre chose que pour nommer : en cela poésie et psychanalyse constituent des menaces pour tout pouvoir en place. « Je hais la poésie et tous ceux qui racontent leur rêves » a pu dire un Pinochet. Le poète (sauf à servir le pouvoir et se faire bouffon) permet selon le mot de Barthes de « tricher la langue », de cette *tricherie salutaire* dont parle Barthes, qui a permis à Lacan de parler de la langue et de la psychanalyse comme d'une *escroquerie* nécessaire.

Pour oser un pas de plus dans l'articulation du corps et de la langue : si on écoute l'étymologie (poeien : créer) il y aurait dans l'acte poétique, voire dans l'acte analytique une transgression nécessaire : la fonction biblique du langage si je puis dire étant de nommer (Elohim crée l'homme et les animaux ... à charge pour le premier de nommer et asservir les seconds ...) la poésie serait le dépositaire de la nostalgie d'avant la chute, avant la coupure avec Dieu (Dieu, c'est un verbe, le verbe s'est fait chair, créer, c'est faire l'économie d'un créateur .)

Hypothèse : la langue sert à nous diviser (en tant que sujet parlant un langage forcément défaillant), mais en même temps elle sert pour retrouver l'objet perdu.

Quel est le rapport - souvent étrange - d'un sujet à une langue ? que la langue soit une affaire de corps et l'écriture un corps à corps, c'est ce que la pratique clinique nous rend chaque jour un peu plus sensible : la langue trébuche en engageant le corps dans une expérience parfois limite mais surtout dans une expérience totale, radicale. La déconstruction du mot d'esprit nous permet d'approcher un des points de nouage du corps et de la langue par l'émergence du rire dans sa proximité avec l'angoisse mais aussi comme subversion nécessaire : le rire de résistance.

Dès lors, la langue, la psychanalyse, la démocratie ne peuvent être des choses acquises une fois pour toutes, sauf à perdre ce tranchant. Elles restent toujours à **venir**.

La question de maintenir les lieux d'hospitalité de la parole, d'en inventer d'autres, semble donc une question politique. Ne serait-ce que pour continuer à exercer. En prolongeant un peu le mot de Léo Ferré : « Poètes, (analystes³), vos papiers ! »

Pour en situer tout de suite et trop vite l'enjeu, la force subversive de la langue me semble en lien direct avec celle de la psychanalyse. Prenons le Rêve mallarméen et son point de rupture, l'expérience dite des limites : « Mon Rêve, m'ayant détruit, me reconstruira ». En effet la menace côtoie toujours la promesse. Prenons en la mesure. Ce qui peut nous anéantir peut aussi contribuer à nous reconstruire. Voyons comment Mallarmé *recolle les morceaux*, opère sa propre reconstruction, sauvé peut être par un rapport très particulier à la langue : le « coup de dés » dans le signifiant et ses secrets. Cette problématique du hasard et de la nécessité paraît en lien avec la question de la destination de la lettre qui nous a pas mal occupés dans ce séminaire.

³ c'est moi qui le rajoute

En parlant au hasard, on s'expose. Dès que j'ouvre la bouche, je promets ou je menace, la promesse est d'ailleurs aussi une menace, dès que j'ouvre la bouche, je risque d'exercer un pouvoir sur l'autre.

Nous pouvons voir un fil, une sorte de trajet du rêve poétique à la révolution psychanalytique (forcément toujours à venir), la psychanalyse comme révolution en quelque sorte. « Si une chose n'est pas encore arrivée à la psychanalyse, c'est peut-être bien ... la psychanalyse » disait en substance Derrida pour nous emmener toujours un pas au-delà ...

Langue-promesse, celle de la parole pleine, vive, comme les trouvailles de certains enfants en analyse, ou langue-menace, chargée de catastrophes et grosse d'une révolte à venir ? Derrida dans *les yeux de la langue* cite la fameuse lettre de Gershom Scholem à Franz Rosenzweig (1926) :

« Quant à nous, nous vivons à l'intérieur de notre langue, pareils, pour la plupart d'entre nous, à des aveugles qui marchent au-dessus d'un abîme. Mais lorsque la vue nous sera rendue, à nous ou à nos descendants, ne tomberons-nous pas au fond de cet abîme ? [...] Un jour viendra où la langue se retournera contre ceux qui la parlent.[...] »

Pour illustrer cette position frontière de la langue entre la promesse et la menace, on peut penser aussi au discours de Paul Celan lors de la remise du prix de la ville de Brême, en 1958 :

« Accessible, proche et non perdue, au milieu de tant de pertes, **il ne restait qu'une chose : la langue. Elle, la langue, restait non perdue. Oui, malgré tout.** Mais il lui fallut alors traverser ses propres absences de réponse, traverser l'horreur des voix qui se sont tues, traverser les mille ténèbres du discours porteur de mort. Elle traversa et ne trouva pas de mots pour ce qui était arrivé. Mais elle traversa cet événement et put remonter au jour "enrichie" de tout cela. C'est dans cette langue que, au cours de ces années-là et de celles qui suivirent, j'ai essayé d'écrire des poèmes afin de parler, de m'orienter, afin de savoir où j'étais et où cela m'entraînait, afin de me donner un projet de réalité. »

Rappelons combien démocratie et psychanalyse semblent avoir destins liés. Toutes deux supposent un désassujettissement, mais il nous faut prendre en compte ce qui s'avance aussi sous ces noms comme fausse monnaie, à savoir les masques de la démocratie, les masques de la psychanalyse : dans cette proximité de la promesse et de la menace, ce qui nous désaliène peut être aussi ce qui nous aliène. Derrida, encore lui, avance dans *Foi et savoir* l'argument de l'auto-immunité, à savoir comment la psychanalyse peut parfois mettre à mal ses propres défenses : « cet étrange comportement du vivant, qui, de façon quasiment suicidaire, s'emploie à détruire lui-même ses propres protections et à s'immuniser contre sa propre immunité. »

Il nous semble que travailler avec ce **plus d'une voix** n'implique pas qu'on fasse n'importe quoi. Le choix de la transversalité (la psychanalyse croisée avec le droit, avec la biologie, avec la linguistique ...) suppose aussi de ne pas diluer la psychanalyse, ne pas l'asservir : il y eut le front du refus, le manifeste pour la psychanalyse. On peut choisir l'ouverture vers d'autres disciplines sans céder sur la spécificité, l'autonomie de la clinique analytique. Nous sommes partis de cette énigme revisitant le célèbre texte d'Etienne de la Boétie dit du *discours sur la servitude volontaire* : pourquoi tournons-nous si facilement le dos à notre désir, méconnaissant notre propre division ? comment, surtout, le désir de liberté (la psychanalyse comme effort de désaliénation) peut-il parfois se transformer en nouvelle servitude ? Cette "malencontre" qui transforme le désir de liberté en amour de la servitude n'est pas sans évoquer le motif derridien du contretemps, la question du courage, de la double aliénation. Si nous sommes souvent

d'accord pour dénoncer l'oppression externe (notamment les attaques de l'extérieur contre la psychanalyse), il est moins politiquement et psychanalytiquement correct d'évoquer l'oppression interne : le geste de Freud (libérateur) n'est pas définitif, une fois pour toutes : ce serait facile ! demeurent à défaire encore et toujours les nœuds de servitude imaginaire : comment nous désaliéner ?

Nous avons commencé en 2009 par revisiter les servitudes anciennes (coloniales, post-coloniales) depuis les zoos humains des expositions coloniales de 1850 jusqu'aux années 30) et les servitudes nouvelles (les génocides reconnus ou non, les camps d'étrangers, la *jungle* de Calais) : figure de l'autre menaçant, de l'autre en soi. La figure de l'étranger, croisant celle de l'animal, permet de penser autrement les différences, les frontières. Ce trajet nous a mené à ce que Jacques Felician a nommé la clinique de la servitude, dans ses formes les plus modernes, comme le malaise dans l'évaluation, l'explosion des dispositifs et des procédures qui fabriquent de l'homogène, et asservissent la langue-même.

Ce pas de côté par rapport à ce qu'on appelle étrangement une langue *maternelle*, cette possibilité de bafouiller en « *pas ma langue* », comme dit magnifiquement Oudée Dünkelsbühler, hante la démarche analytique, si l'on entend l'inconscient comme une langue étrangère. D'où la nécessité pour résister d'être un peu étranger, fort bien soulignée par François Tosquelles, qui se réjouissait de ne parler « pas très bien la langue », et qui rapprochait la psychiatrie (telle qu'il la pratiquait, avec une certaine liberté) de ce qu'il appelait la « déconniatrie ». En effet, si on parle trop bien la langue, que risque t-on d'entendre ? il faut bien être un peu à côté, voire boîter, pour que l'autre trouve son chemin, ses mots, ce qui nous ramène à l'importance de l'équivoque et du malentendu.

Etre un peu à côté, voilà qui permet de garder une marge de créativité, d'imprévu, pour entendre un peu autre chose et résister à l'entreprise technocratique de formatage et de mise au pas. De quoi entamer le béton de la servitude volontaire, de la soumission et de la jouissance masochiste.

Il nous a fallu ensuite tenter de situer la question très complexe de la destination de la lettre (indivisible selon Lacan alors que Derrida a montré a contrario sa possible indirection), de nous débrouiller – ou pas – avec ces *scènes d'héritage* et de saisir les enjeux de cette question pour la pratique en revenant aussi sur la position de désistance de l'analyste. En poursuivant l'exploration du fameux *nœud de servitude imaginaire*, il fallait interroger la liberté de penser de l'analyste face au savoir institué et repérer les enjeux de l'interprétation.

Dans le prolongement du séminaire, nous avons créé l'association *A venir*, lancée en mars 2015 et nous avons commencé à déplier ces grandes questions à Marcevol dans les Pyrénées. Mais comment penser, sans alibi, sans se dérober, les questions du pouvoir (et sa jouissance) et de cruauté ? nous avons à peine effleuré ces questions, de même que dans le cadre du séminaire nous avons toujours le sentiment de balbutier tant tout est toujours à recommencer. Le texte de Jacques Derrida « Etats d'âme de la psychanalyse » que nous avons mis au centre des rencontres de Marcevol en avril 2015 mériterait à lui seul plus d'une année d'étude.

Nous avons du pain sur la planche et en même temps la tâche est impossible : penser la cruauté indéracinable, originaire, qui s'exerce depuis toujours dans le monde, en l'autre et en nous. Pourquoi ? La penser, sous peine qu'elle fasse retour (ce qu'elle ne cesse d'ailleurs de faire) sous des formes apparemment inédites. Les analyser empêcherait-il le retour des fantasmes archaïques (pulsions agressives et érotiques) toujours prêt(e)s à ressurgir ? Il n'est que temps d'essayer de décrypter ces violences

invisibles, de nous occuper de la cruauté et de notre pulsion de pouvoir dans le but de la réduire. Ces questions sont régulièrement revenues dans nos échanges du lundi passage Montbrun.

Apprendre à s'expliquer avec les textes, avec soi même, avec l'autre, avec les morts ... dans une politique de la mémoire. Il nous faut donc compter avec un Freud **penseur du politique** dont on n'a toujours pas pris la mesure. Qu'est-ce qui fait qu'on n'entend pas ? La psychanalyse est politique, ou n'est pas. Ou elle ne sera plus. Elle est subversive par nature. De nos jours il semble difficile de le soutenir, tant beaucoup entendent se dégager de tout engagement politique au nom de la clinique analytique.

Déconstruire les discours politiques, voir ce qui se joue sur la scène nationale, internationale. C'est la tâche de la psychanalyse de faire attention à ce détournement du langage à l'oeuvre dans le politique. C'est bien parce que la psychanalyse est subversive qu'elle est dans la ligne de mire des dictatures. Nous postulons un lien entre ce déni de la pulsion de pouvoir et la question de la servitude volontaire souvent évoquée pour la garder comme énigme. Est-ce pour mieux rester assujetti, asservi (au pouvoir de l'autre) dans la jouissance de la servitude imaginaire, que bien des analystes refusent de penser cette pulsion ? Ceux qui sont censés être les mieux placés pour repérer cette pulsion s'y refusent : nous ne voyons pas ce qui est sous nos yeux. Comme le démontre René Major dans son essai ***au cœur de l'économie, l'inconscient***, cette pulsion de pouvoir, présente en chacun de nous dès l'origine, est projetée sur la scène publique qui n'est que le reflet de la scène psychique : « tout commence par un transfert de fonds. Le bébé s'approprie le sein de la mère. Il en jouit tout en contractant une dette. » Prendre ou non, se laisser nourrir ou mourir, c'est le modèle des échanges économiques à venir. Comment rompre avec cette loi économique pour gagner sur le plan du symbolique, sinon du côté du désir et du transfert ? (transfert de travail, pas celui des fonds) : **travailler avec d'autres dans la convivialité sans souci de reconnaissance**. Je dois ce précieux conseil à mon ami Michel Balat.

Si l'analyste (comme tout un chacun) doit pouvoir déconstruire les discours politiques, c'est aussi pour repérer en lui même cette pulsion de pouvoir à l'oeuvre, sinon la désarrimer, la déjouer, la réduire. Il doit pouvoir se désidentifier, renoncer à son pouvoir sur l'autre. Laisser la main à l'analysant et au savoir inconscient. S'il y a une promesse derridienne, elle est dans l'attente de la venue inconditionnelle de l'autre, l'accueil de l'arrivant, l'hospitalité du tout dire : laisser surgir en soi les pensées pour les analyser. Il faut bien de la déliaison en analyse - analyser, c'est délier - de la pulsion de mort au service de la vie. Il s'agira aussi de laisser s'exprimer la cruauté pour l'analyser, et de ne pas se protéger de l'autre par une grille nosographique ou tout autre épingleage. Ce point fut l'objet d'âpres discussions dans notre séminaire. Lacan évoque les pouvoirs de la cure, mais c'est ***d'un pouvoir sans pouvoir*** qu'il s'agit. Il faut bien de la maîtrise, mais à condition de savoir la mettre en déroute. C'est si difficile que beaucoup d'analystes y renoncent par avance, cédant peut-être au fantasme de ne plus avoir à faire avec l'inconscient ni avec le politique ? un peu comme le fantasme de l'hôpital sans patient, de l'université sans étudiants ?

En jouant contre elle même, la psychanalyse - celle qui reste à venir, celle à qui ... la psychanalyse n'est pas encore arrivée, comme disait Jacques Derrida pour nous pousser toujours un pas au-delà - a tous les symptômes d'une maladie auto-immune : elle met à mal ses propres défenses. Si la psychanalyse en ce sens tarde à venir, si elle

reproduit parfois (ou souvent?) la soumission là où elle est censée nous désaliéner, n'est-ce pas en raison de ce pouvoir sans frein et inanalysé à l'oeuvre dans les institutions analytiques même ?

Puisse la psychanalyse ne pas se laisser mettre au pas, garder sa spécificité, son autonomie. Au lieu de cela, elle a souvent négocié, anticipé, cédé devant l'Etat ... au risque de se diluer, se dénaturer. Pour autant, le projet freudien d'ouverture aux autres disciplines (vœu auquel tente de répondre l'IHEP) demeure une nécessité et une priorité. C'est bien sur le plan de la pensée qu'il faut s'organiser. Pensons encore à Mallarmé qui ne connaissait « pas d'autre bombe qu'un livre » ... ou Claude Rabant affirmant ici même en janvier 2015 : « un crayon, c'est beaucoup plus violent symboliquement qu'une kalachnikov ».

Enfin, qu'est ce qui a pris à Manuel de nous donner à travailler cette dernière année sur Einfall ? comment lui est venu cet Einfall ? c'est par cette question qu'Oudée Dunkelsbühler a ouvert de façon magnifique le séminaire de cette année. Ce surgissement de l'idée incidente, ou de l'intraduisible Einfall a été peu travaillé à notre connaissance. Guy Dana qui aime beaucoup l'idée d'inattendu en parle dans son ouvrage. Hasard ou nécessité ? Idée spontanée ou déterminée ? *toute pensée émet un coup de dés* ... dans le signifiant. Quelle chance - avec sa part de menace - laisser à la parole ? miracle de l'einfall ou auto-censure, qui nous renvoie une fois encore à la servitude ?

Nous tenterons pour finir d'établir un lien entre cette question de l'Einfall et la pulsion de pouvoir : si nous admettons que nous sommes forcément dans le pouvoir dès que nous ouvrons la bouche, ce ne serait peut-être pas si mal de le décrypter pour le réduire, et ne pas (trop) en jouir : la pulsion de pouvoir non réduite, non détournée, ne peut devenir qu'emprise sur l'objet.

A commencer peut-être chez nous, dans nos institutions. On pourrait entendre ainsi l'indication freudienne de laisser tomber les théories à l'improviste dans la maison **si elles s'invitent** comme des hôtes non désirés ... en ce sens la psychanalyse serait bien à réinventer – toujours à venir et surtout pas une théorie à appliquer : la lettre peut (ou non) arriver, au même titre que l'Einfall. Libre à nous de privilégier l'accueil de l'imprévu plutôt que l'application d'un programme (savoir d'avance ce que va dire l'autre, selon la dictature de la structure, ou selon un dispositif ou une procédure qui tue tout imprévu comme ceux qui nous submergent actuellement dans tous les champs). Libre à nous d'offrir l'hospitalité inconditionnelle à l'arrivant. Ainsi pouvons nous voir une continuité entre **penser ce qui vient en analyse** (einfall compris) et **penser les temps à venir**.

C'est pourquoi Manuel et moi vous proposons pour la dernière séance du séminaire, le 6 juin 2016, d'échanger autour de l'énoncé « qu'est-ce qui nous arrive ? » en présence de René Major qui ne fera pas d'exposé mais discutera avec nous de son dernier texte « **des fantômes qui nous hantent** ».

Anne Bourgain

